



**HAL**  
open science

## La socialisation des retraités mobiles dans le désert d'Arizona : une critique de la vie urbaine

David Frati

► **To cite this version:**

David Frati. La socialisation des retraités mobiles dans le désert d'Arizona : une critique de la vie urbaine. *Géo-Regards : Revue Neuchâteloise de Géographie*, 2018, 11-12, pp.55-72. hal-03861077

**HAL Id: hal-03861077**

**<https://hal.science/hal-03861077>**

Submitted on 21 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# LA SOCIALISATION DES RETRAITÉS MOBILES DANS LE DÉSERT D'ARIZONA : UNE CRITIQUE DE LA VIE URBAINE

DAVID FRATI, Université Paris Nanterre, UMR LAVUE,  
frati.david@gmail.com

## RÉSUMÉ

*Cet article présente une étude de cas de retraités états-uniens multirésidents vivant tout ou partie de l'année dans un camping-car ou autre habitat mobile. Après avoir quitté un mode de vie urbain et stable, de manière volontaire ou subie, ces retraités traversent dans un premier temps un moment de doute et d'instabilité qui trouve ensuite réponses et réconfort dans leur nouvelle vie collective dans des espaces désertiques du sud de l'Arizona. En considérant les six mois dans le désert d'Arizona l'hiver et les six mois dans un autre espace l'été, nous verrons comment le contact répété avec le désert alimente une critique de leur vie dans l'habitat estival et, plus largement, du mode de vie urbain.*

*Mots clés : États-Unis, habitat, retraite, normes sociales, socialisation.*

## INTRODUCTION

Cette étude porte sur une population de retraités états-uniens vivant toute ou partie de l'année dans un habitat mobile, en grande majorité des camping-cars et caravanes mais aussi des voitures, des camions aménagés ou encore des tentes et vélos. Notre terrain d'enquête se situe aux abords de la petite ville de Quartzsite, au sud de l'Arizona, où se regroupent tous les hivers plusieurs milliers de retraités mobiles dans le désert, dit de «La Posa», administré par le ministère de l'Intérieur et dont l'occupation est autorisée de septembre à avril pour seulement 180 \$ pour sept mois. Ce coût modique est un facteur d'attraction important pour une population retraitée précaire.

La vie de ces retraités qui suivent le soleil en fonction des saisons est partagée en au moins deux lieux (PIHET, VIRIOT-DURANDAL, 2009) : durant les mois d'hiver, ils

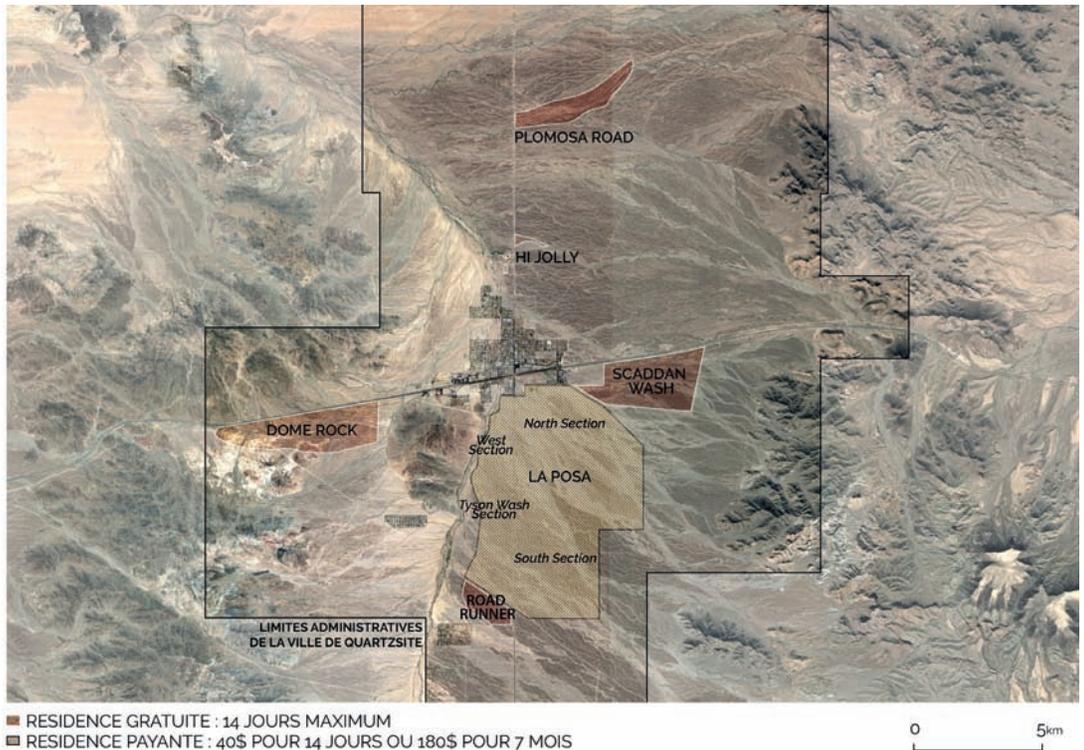


Figure 1: Carte des espaces où il est possible de stationner dans le désert autour de Quartzsite (fond de carte Google Earth, carte David Frati, 2019).

s’installent dans le désert de La Posa, où la météo est clémente, et l’été, ils occupent un autre lieu aux États-Unis, qui peut être leur lieu de vie d’origine, où vivent des membres de leur famille, ou leur lieu de travail. Parmi l’échantillon d’enquêtés avec qui nous avons mené un entretien<sup>1</sup>, 21 (37%) vivent toute l’année dans un habitat mobile et ne retournent pas nécessairement aux mêmes lieux d’un été à l’autre, 12 (21%) vivent toute l’année dans un habitat mobile, mais retournent systématiquement au même endroit et 24 (42%) retournent vivre dans une maison l’été. Beaucoup gardent donc encore un pied dans leur ancien lieu de vie qu’ils continuent de fréquenter six mois par an durant l’été, et ce malgré la découverte d’un nouveau mode de vie durant l’hiver.

Ce travail de recherche se base sur une ethnographie de cinq mois répartis sur quatre hivers dans le désert de La Posa : vie en camping-car dans le désert parmi les enquêtés, participation aux activités collectives, entretiens... l’observation ethnographique a été réalisée dans l’objectif d’une compréhension des pratiques et des transformations de celles-ci liées au passage d’une vie sédentaire à une vie mobile. Il s’agit, pour ainsi dire, d’une ethnographie d’une population mobile lorsqu’elle ne bouge pas.

<sup>1</sup> Cinquante-sept enquêtés en quarante-huit entretiens d’une à trois heures.



*Figure 2: Une partie du désert occupée par les retraités mobiles au sud de Quartzsite (David Frati, janvier 2018).*

Comment chez ces habitants mobiles qui ont, pour une grande partie d'entre eux, toujours un mode de vie sédentaire la moitié de l'année, le sentiment d'appartenance aux lieux se transforme-t-il pour devenir plus fort à l'égard de l'espace du désert qu'à l'égard de l'espace d'origine (MCHUGH, MINGS, 1996), au point qu'ils peuvent affirmer ne plus avoir aucun attachement au lieu de vie estivale, tout en continuant à le fréquenter? Nous émettons deux hypothèses. Premièrement, pour ces enquêtés qui sont passés d'un mode de vie sédentaire et urbain<sup>2</sup> à un mode de vie mobile, même si ce n'est finalement que pour six mois dans l'année, le changement d'habitat a été suffisamment totalisant pour les rendre disponibles à de nouvelles normes qui ont cours dans le désert (MERTON, 2001; BERGER, LUCKMANN, 2014). Deuxièmement, la nouvelle socialisation dans le désert met les enquêtés face à de nouvelles normes de vie sociale qui viennent contredire celles des socialisations passées (FASSIN, 2009).

---

<sup>2</sup> À l'exception de deux enquêtés, tous viennent d'une ville.

Cet article constitue une invitation, dans le cas de l'étude de la multirésidentialité, à considérer le parcours de vie dans son ensemble (LAHIRE, 2011), et c'est pourquoi nous mobilisons avant tout un corpus de théories de la socialisation dans cet article. Ainsi, nous nous pencherons dans un premier temps sur la période de changement d'habitat, avec le passage de la vie sédentaire et urbaine à une vie mobile, puis sur la socialisation dans le désert avec l'adhésion à de nouvelles normes pour observer, enfin, comment se transforme le sentiment d'appartenance au lieu de vie estival.

## **LE CHANGEMENT D'HABITAT ET DE MODE DE VIE**

Un seul des retraités que nous avons rencontrés en cinq mois d'enquête avait occupé durablement un habitat mobile avant sa retraite. Pour tous les autres, le passage à l'habitat mobile peut avoir plusieurs origines. La crise immobilière de 2007-2008 en est une première : ceux qui avaient un camping-car dans leur garage ont eu la chance de ne pas se retrouver à la rue ou chez autrui. Le divorce en est une deuxième : dans le cas de couples de personnes précaires, la séparation peut entraîner une chute. Pour un cinquième de nos enquêtés, une maladie rendant le travail impossible les a amenés à sortir des villes en même temps que du système productif. Même si tous ne sont pas pauvres au point d'avoir la nécessité de travailler, les pensions de retraite sont généralement insuffisantes pour leur permettre de payer un loyer en ville, et c'est simplement pour cette raison que des retraités qui n'étaient pas propriétaires de leurs maisons ont été contraints de quitter les villes (FRAYSSÉ, 2015). Le choix de vivre dans un camping-car (parmi d'autres possibilités) vient pour un tiers des enquêtés du fait qu'ils possédaient déjà un camping-car pour les vacances, pour un tiers du fait qu'un membre de leur famille ou un ami vivait déjà sur la route et en a fait la promotion auprès d'eux, et pour un tiers de la socialisation familiale, avec la présence et l'utilisation d'un camping-car en famille dès le plus jeune âge.

### **LA REMISE EN QUESTION DES NORMES DU GROUPE D'APPARTENANCE**

Berger et Luckmann nomment « *alternation* » la phase de transition entre deux cadres de socialisation extrêmement différents (BERGER, LUCKMANN, 2014, p. 250), à savoir un moment où les agents « changent de monde » (BERGER, LUCKMANN, 2014, p. 249) et subissent une nouvelle socialisation d'une puissance telle, balayant tant d'aspects de la socialisation précédente, qu'elle ressemble en certains points à une socialisation primaire. Il s'y distingue, dans notre cas, trois étapes : une présocialisation, où les agents se préparent à vivre sur la route, puis un moment de transition fait de doutes et d'inquiétudes et, enfin, l'arrivée dans le désert – le nouveau cadre de socialisation – où se confirme le processus de transition.

Avant de partir pour la première fois sur la route à bord du camping-car, les transformations du rapport des enquêtés à leur cadre de vie et le choix de vivre en camping-car, s'accompagnant d'un apprentissage plus ou moins long de la vie mobile, caractérisent une présocialisation à la vie en camping-car, ou une

socialisation anticipatrice, comme la nomme Robert K. Merton (MERTON, 2001). La socialisation anticipatrice est une période qui amène les agents à se conformer<sup>3</sup> à des normes qui les préparent à arriver dans le nouveau cadre socialisateur. Cette phase de « noviciat » (BERGER, LUCKMANN, 2014, p. 252) passe par une étape plus ou moins longue où les agents se familiarisent à l'habiter en camping-car en regardant des vidéos ou en suivant des sites web, en se renseignant sur les endroits où aller, en se documentant sur des aspects techniques du camping-car, en discutant sur des forums internet... C'est une phase de préparation et d'apprentissage de la vie au camping-car pour des personnes qui ne font pas encore partie d'un groupe de personnes identifiées comme *habitants de camping-cars*.

Même si cette socialisation anticipatrice se fait autour d'un seul vecteur – l'habitat – différentes normes sociales vont être rejetées, et ce rejet va se cristalliser autour du changement d'habitat. Tout d'abord, concernant le travail, de très nombreux enquêtés nous ont fait part, en entretien comme dans la vie quotidienne, de leur désarroi vis-à-vis d'une vie passée à travailler, sans avoir la possibilité de voir, à l'âge de la retraite, ce travail porter ses fruits. « *All you do is your work, five days a week to have two days off. [...] And you do that all your life. [...] All you need to do is to have a heart attack and they'll take every dime you got. Or you come down with cancer, chemotherapy: they'll take every dime you got... and your home! For nothing.* »<sup>4</sup> Les enquêtés n'arrivent pas non plus à comprendre le sens moral de cette fuite en avant vers le travail dont la seule finalité serait la consommation, comme le disait Allison<sup>5</sup> en entretien : « *What's the rush, I mean, what are you doing? You get up and you do the same thing every day, and you get a one-week vacation? Where's the life in that? And then you gonna get a new TV, a nicer couch and a better car...? I mean... I don't know...* »<sup>6</sup> Les enquêtés ont régulièrement fait le lien entre le travail et l'habitat par l'intermédiaire de la question du prêt et de l'endettement. Pour les enquêtés, ils travaillaient pour autrui, toujours pour rembourser un prêt sans jamais pouvoir avoir de l'argent pour eux-mêmes. Vivre sur la route a donc été une manière de s'émanciper de ces engagements. C'est ainsi qu'en parlait Jody en entretien : « *[Living in a house] is just so expensive, you know. You have the mortgage, work a job to pay for everything...* » Pour elle, vivre en camping-car, c'était s'affranchir du prêt : « *I am nomadic, and I don't fit into the normal society, I don't want the house, the mortgage and all that stuff, I would rather be outside in nature.* »<sup>7</sup> Pour Barb', se dégager de ses obligations financières s'est fait dans le même mouvement que son départ de la vie citadine : « *I came on the road I paid all my bills first. So I came out here free... no debt, no stress! Everything I have is right here. I don't have a home*

<sup>3</sup> Le sens du terme conformisme chez Merton signifie qu'un agent fera ce qui est attendu dans son espace de socialisation, qui paraît du point de vue subjectif comme « allant de soi ». Plus précisément, cela concerne des individus pour qui les buts promus par le cadre de socialisation ainsi que les moyens proposés pour y arriver sont considérés comme légitimes (MERTON, 2001, p. 172-173).

<sup>4</sup> Entretien avec Hart, chez lui à La Posa West, le 31 janvier 2018.

<sup>5</sup> Il s'agit du seul prénom qui a été anonymisé, à la demande de l'enquêtée.

<sup>6</sup> Entretien avec Allison, chez elle à La Posa North, le 6 février 2018.

<sup>7</sup> Entretien avec Jody, chez elle à La Posa North, le 6 janvier 2017.

*anymore anywhere, you know... a building anywhere that is mine. I had to leave all that behind in order to really embrace this lifestyle.»<sup>8</sup>*

Il y a donc deux mouvements concomitants, l'adhésion (ou présocialisation) à une forme nouvelle d'habitat et le détachement des valeurs du groupe d'appartenance initial (ou autrement dit, les valeurs qui ont cours dans ce cadre de socialisation), groupe qui était un cadre de référence des normes jusque-là. «*Si le conformisme anticipateur est fonctionnel pour l'individu dans un système social ouvert il est en même temps dysfonctionnel pour l'en-groupe puisque d'allégeance externe*» (MERTON, 2001, p. 224). C'est en fait tout un ensemble de valeurs et de normes, certes, mais aussi de repères qui est transformé durant cette période : les enquêtés ont été socialisés à la ville durant des dizaines d'années, et ce départ compliqué en soi s'accompagne d'une transformation du rapport au travail, à la famille (nombreux sont les enfants qui, initialement, désapprouvent le choix de leurs parents de vivre sur la route), mais aussi à la stabilité et à la sécurité que représentait la vie urbaine avant les complications qui les ont amenés à changer d'habitat.

### **PLUS EN VILLE ET PAS ENCORE DANS LE DÉSERT : LA PÉRIODE DE TRANSITION**

Embarras, gêne, doute, pleurs, peur, inquiétude... entre le départ sur la route et l'arrivée dans le désert de La Posa, les enquêtés ont tous traversé un moment d'incertitude plus ou moins long. L'expérience de partir pour la première fois sur la route et de dormir dans un espace inconnu dans son nouvel habitat mobile peut être inquiétante, même pour ceux des enquêtés qui affirment avoir fait le choix délibéré de vivre sur la route. Il y a donc un moment où les enquêtés ont quitté leur groupe d'appartenance initial sans avoir encore trouvé le nouveau groupe qui servira de groupe de référence et qui viendra confirmer la nouvelle socialisation dans le désert de La Posa.

Pendant cette période de doute, les enquêtés subissent une inhibition (ou une mise en attente) (LAHIRE, 2011, p. 101-102) des compétences relatives à l'habitat qu'ils ont incorporées durant toute leur vie, car ils considèrent le camping-car comme étant une forme d'habitat trop différente de l'habitat sédentaire pour y voir des corrélations. Cette mise en attente des savoirs pratiques provient du fait que cet habitat mobile, contrairement à l'habitat sédentaire, ne permet pas, en lui-même, d'être stabilisé quelque part, contrairement à ce qu'ils ont toujours connu. Melody a eu du mal à affronter l'épreuve de quitter pour la première fois sa fille pour vivre dans un camping-car, après avoir dû quitter Los Angeles : «*I was crying because I was terrified... terrified of living in my RV. Terrified that I couldn't do it. [...] [Then] I even went up to Lake Isabelle and drove through mountains, with roads like, you know, curves and curves and people coming... you know, people getting closer, I mean, it was... it was terrifying!*»<sup>9</sup> Donna et Joe ont fait part de leur inquiétude de ne pas pouvoir se poser nulle part, de ne pas réussir à dompter cette machine qu'était leur habitat mobile : «*(Joe) It was our first time out. So we were really nervous : "where*

<sup>8</sup> Entretien avec Barb', chez elle à La Posa North, le 19 janvier 2018.

<sup>9</sup> Entretien avec Melody, chez elle à La Posa North, le 2 février 2018.

*are we gonna park this?!» [...] We just needed a place so we just could park and go scout. (Donna) We were new so we were afraid to park off the side of the road, you know, we were like 'oh my god somebody's gonna get us', the boogeyman! you know!»<sup>10</sup>*

L'instabilité se joue aussi sur le plan relationnel, puisque les enquêtés, même s'ils peuvent rester en bons termes et en contact avec des individus de l'ancien groupe d'appartenance, ne reconnaissent encore aucun *autrui significatif*, à savoir «*les agents principaux de la maintenance de [la] réalité subjective*» (BERGER, LUCKMANN, 2014: 241), ou encore, des personnes auxquelles pourront s'identifier les nouveaux habitants en phase d'*alternation*, ici à travers la seule caractéristique qui est subjectivement reconnue: habitant d'un camping-car (qu'on ne maîtrise pas). C'est un moment où plus rien ne va de soi, car il n'y a plus aucun cadre socialisateur un tant soit peu stabilisé qui permet cet «aller de soi».

## **L'ADHÉSION AUX NOUVELLES NORMES DE LA VIE DU DÉSERT**

### **UNE VIE SOCIALE COLLECTIVE ORGANISÉE PAR L'ENTRAIDE ET LES DONS**

Il y a dans le désert de La Posa des structures passeuses de normes qui permettent l'identification des nouveaux arrivants. Parmi celles-ci, la pièce centrale de notre ethnographie, le camp de Donnie et Patty<sup>11</sup>, qui est un camp de karaoké où ont lieu des soirées durant lesquelles un ensemble de normes circulent. Il est nécessaire de s'y pencher en détail afin de bien saisir comment sont intégrés les nouveaux arrivants et comment circulent les normes de fonctionnement de la vie collective.

Tout d'abord, la réalisation d'un tel karaoké dépend des prédispositions de Donnie et Patty acquises lors de leurs précédentes socialisations. En entretien, Donnie s'est décrit comme une «*bar person*» qui a toujours aimé faire la fête, chanter, danser, et... boire. Il a (fièrement) fait l'évocation de ses quinze «*D.U.I.*» (les conduites en état d'ivresse) qui l'ont amené à payer un total de 15 000 dollars en amendes au cours de sa vie. Donnie a été contraint d'arrêter de travailler comme charpentier, en raison de la maladie de sa mère dont il a dû s'occuper pendant près de dix années, et c'est à ce moment qu'il a appris à jouer de la guitare et il considère ainsi la musique comme «*sa seconde carrière*»<sup>12</sup>. Lorsque lui et Patty sont partis vivre sur la route, ils avaient en tête de réaliser eux-mêmes des soirées de karaoké, où qu'ils se déplacent. Cette socialisation aux mondes des bars, des karaokés et de la musique est chez Donnie un penchant durable qui s'est révélé être transposable au contexte du désert (LAHIRE, 2011). Après avoir passé deux hivers dans le désert, Donnie et Patty ont finalement installé le karaoké et depuis six hivers maintenant, toujours au même endroit, le karaoké de Donnie et Patty réunit entre vingt et cinquante personnes, tous les jeudis soir d'octobre à mars.

<sup>10</sup> Entretien avec Donna et Joe, chez eux à Quartzsite, le 10 février 2018.

<sup>11</sup> Nous utilisons le terme «camp» comme terme indigène pour désigner les habitats des uns et des autres dans le désert, qu'il s'agisse d'un camping-car individuel ou un ensemble de ceux-ci.

<sup>12</sup> Entretien avec Donnie et Patty chez eux, à La Posa North, le 1<sup>er</sup> janvier 2017.



Figure 3 : Une soirée au karaoké de Donnie et Patty (David Frati, février 2018).

Lors des soirées de «*potluck et karaoke*»<sup>13</sup>, se donnent à voir pour l'ethnologue des prestations particulières, à savoir des dons matériels comme symboliques (MAUSS, 2013), pas nécessairement de manière plus importante que dans la vie quotidienne, mais en tout cas de manière plus condensée, au point que celles-ci se présentent véritablement comme faisant partie d'une «*structure de l'échange*» (BOURDIEU, 2017, p. 25) ayant cours dans la vie sociale du désert. En effet, chacune des prestations réalisées forme un tout et non une succession d'éléments indépendants, car elles répondent à des règles de la vie collective qui sont généralement tacites ou non conscientes, et dans tous les cas tues.

Un grand nombre de biens (nourriture, drogues) et de prestations (chant, danse) circulent lors des soirées du karaoké. Notamment, toutes sont l'occasion d'un grand buffet. Il n'existe aucune forme de régulation manifeste des besoins en nourriture et pourtant jamais celle-ci ne manque. Ceux qui ne peuvent venir avec de la nourriture peuvent donner de l'argent dans le pot à dons. Cependant, ce pot ne sert aucunement à rembourser ceux qui ont préparé de la nourriture, mais uniquement à payer le propane des foyers au gaz et l'essence de la génératrice. Donner dans le pot à don vaut donc pour autre chose que le remboursement de frais de nourriture. En effet, l'ethnographie a révélé que tout le monde participe d'une manière ou d'une autre à ce qui fait le karaoké : chant, danse, nourriture, don de monnaie... personne n'est là en simple spectateur. Tout le monde donne et pourtant, il n'y a aucune forme de

<sup>13</sup> Nous avons assisté à onze soirées de karaoké réparties sur trois hivers.

régulation de l'obligation de donner. Tout le monde reconnaît, sans forcément se l'avouer, la nécessité de donner.

Même si tout le monde peut manger à sa faim et y trouver son compte en matière de divertissement, la discontinuité entre le don et le don rendu (l'absence de *je chante donc je suis nourri* ou de *je danse parce qu'on chante...*) et l'absence subjective d'échanges sont avant tout établies par la médiation de l'institution du karaoké : chacun donne à un collectif. Il semble y avoir une connaissance du fait que tout le monde donne et, dans le même temps, une méconnaissance de ce que l'acte de don est l'expression d'une structure établie collectivement, dans laquelle *tout le monde* donne. C'est parce que les agents sont au karaoké, dans ce cadre institué collectivement que, paradoxalement, les dons sont vécus comme émancipés de toute obligation. Les enquêtés ne perçoivent pas la continuité des dons (comme échanges) malgré le fait qu'ils soient tous là en même temps, car c'est cette institution qui cadre le temps de l'intervalle et les différences qu'il peut y avoir entre les dons. Le don rendu est ainsi fait don, amenant, subjectivement, des séquences désorganisées de « *don/don/don* » (BOURDIEU, 2017, p. 45). Du point de vue subjectif, chacun donne et personne ne rend (puisqu'il ne peut y avoir quelque chose à *rendre*). L'espace du karaoké est donc « *un champ social dans lequel le don a cours au point qu'à la limite il n'est même plus perçu dans sa vérité phénoménologique* » (BOURDIEU, 2017, p. 55), c'est un espace où les échanges par dons ont été institués et semblent relever, du point de vue subjectif des enquêtés, d'une certaine évidence.

### LA TRANSMISSION DES NORMES AUX NOUVEAUX ARRIVANTS

C'est cette évidence de l'échange qui est donnée à voir aux nouveaux venus lors des soirées du karaoké. Ce fut par exemple le cas pour Mark et Sheila que nous avons rencontrés lors de leur première soirée de karaoké. Ceux-ci avaient croisé par hasard des habitués de ces soirées, Jim et Pat', lors de leur arrivée dans le désert. Jim et Pat' les avaient aidés sur une fuite d'eau de leur camping-car et les avaient invités ensuite à venir s'installer dans la zone autour du karaoké, là où eux-mêmes habitaient.

Pour ce couple que nous avons vu découvrir Quartzsite, qui vivait encore l'inquiétude de la vie nouvelle dans un habitat mobile qu'il ne maîtrisait pas et qui était toujours dans l'instabilité de l'incertitude, les soirées du karaoké ont pu représenter une « *structure de plausibilité efficace* », à savoir une « *base sociale servant de "laboratoire" de transformation* » nécessaire à l'*alternation* qu'ils étaient en train de vivre (BERGER, LUCKMANN, 2014, p. 250). Nous avons eu l'occasion de revenir longuement l'année suivante sur leur découverte du karaoké, lors d'un entretien. Mark et Sheila ont évoqué à plusieurs reprises certaines personnalités particulièrement saillantes : Donnie, bien sûr, par sa position centrale dans les soirées du karaoké, mais aussi Gypsy le danseur toujours ivre, Edwin le chanteur de blues... Ces *autrui significatifs* ont servi de médiateurs de la nouvelle réalité en permettant à Mark et Sheila de s'identifier à eux, et ont donc participé à la socialisation rapide du couple dans cette nouvelle vie du désert. En effet, « *changer de monde* » nécessite une prise réelle sur le nouveau monde social qui passe par l'identification à des *autrui significatifs* qui incarnent les normes de vie du groupe d'appartenance du désert et qui vont confirmer la nouvelle réalité subjective, à savoir cette identité

de *retraité vivant en camping-car* qui amenait jusque-là doutes et interrogations en raison de l'instabilité.

C'est à partir de ces soirées de karaoké que les liens sociaux se sont établis entre Mark et Sheila et les autres habitants du désert. L'importance des soirées de karaoké dans la socialisation des individus nous amène à nous questionner sur sa capacité à être un médiateur de normes. Toutes ces normes partagées par ces retraités, spécifiques à l'espace et au temps du désert de Quartzsite, ont été transmises aux primo-arrivants par des personnes déjà là, et l'une de ces normes semble être le don et l'entraide. Si, parmi les habitants de camping-car, la norme est le don, alors, subjectivement, les nouveaux arrivants peuvent être amenés à accepter le don comme norme en même temps que se confirme leur identification à des habitants de camping-car. Et nous avons vu précédemment qu'étant donné leurs dispositions à ce moment-là, les nouveaux sont d'autant plus à même d'accepter cette norme d'entraide.

Au-delà du karaoké lui-même, chaque jour de notre ethnographie nous a donné des exemples d'entraide entre ces retraités : dons de biens, échanges de services, mise en commun de dépenses, travaux collectifs sur les habitats, etc. Mais cette économie du don dépasse largement le cadre matériel et est encadrée dans les rapports sociaux. S'échangent donc à la fois certes des prestations de dons, mais aussi des normes morales relatives à ce mode d'échange qui est inédit dans la vie des enquêtés, spécifique au désert, et qu'ils n'avaient jamais rencontré dans leurs socialisations passées. Il s'agit d'une économie morale où la structure économique est très liée à la vie sociale, où toutes les formes de calculs sont refoulées à l'extérieur de ce champ social et de cet espace désertique, et où en même temps que la circulation de biens et de prestations dans le cadre de l'échange de dons circulent aussi des normes et des obligations (FASSIN, 2009). Dans cet espace du désert, tous les enquêtés trouvent exceptionnelle l'existence d'une telle solidarité et d'une telle coopération qui sont en opposition à ce qu'ils disent avoir trouvé en ville. Nombre d'entre eux affirment revenir tous les ans dans le désert pour retrouver cette solidarité avant tout, alors même que chacun adhère à cette norme et trouve normal d'y participer.

## **CRITIQUE DU MODE DE VIE URBAIN**

La nouvelle socialisation et l'attachement à des normes issues du nouveau groupe d'appartenance se font finalement de manière incomplète, dans le sens où il ne s'agit pas d'un déménagement et d'un changement définitif de lieu de vie, puisque ces retraités fréquentent un autre espace de vie, fixe ou non. Rappelons que tous ne vivent pas de manière continue sur la route et près de deux tiers d'entre eux retournent au même endroit tous les étés. Nous allons voir maintenant comment l'expérience de la vie hivernale du désert amène une critique du lieu de vie de l'été et par extension du mode de vie urbain.

## **LA DISTINCTION DES DIFFÉRENTS MONDES SOCIAUX**

Le nouveau groupe devient donc vite non seulement un groupe d'appartenance, mais un groupe de référence (MERTON, 2001), qui fournit les normes nouvelles

auxquelles les retraités s'attachent et à partir desquelles ils se comparent aux membres des autres groupes auxquels ils appartiennent. En effet, « *l'individu alternant se désaffilie de son monde antérieur et de la structure de plausibilité qui l'a soutenu* » (BERGER, LUCKMANN, 2014, p. 252) et il apparaît donc une ségrégation (spatiale de fait, mais aussi mentale) entre l'espace « là-bas » et l'espace « ici » auxquels se superposent respectivement un « eux » et un « nous ». Signe de la différence de l'adhésion aux normes entre désert et ville, il est pour de nombreux enquêtés hors de question de chanter à un karaoké ailleurs durant l'été. Allison, qui n'était jamais allée dans un karaoké de sa vie avant d'arriver à Quartzsite deux ans auparavant ne manquerait aujourd'hui aucun jeudi soir chez Donnie et Patty. Jim, Sally, Paul sont autant d'habitues qui chantent à chaque soirée, mais qui n'avaient jamais chanté auparavant. Donnie et Patty refusent de mettre en place le karaoké lorsqu'ils travaillent dans des parcs nationaux durant les mois d'été<sup>14</sup>. De même Jim refuse de se produire dans un karaoké en ville, prétextant que ceux-ci n'auraient « probablement pas » ses chansons (sans en être certain, donc).

Nombreux sont les retraités qui ont deux mondes sociaux complètement différents : les amis à La Posa, la famille dans l'espace de l'été. Les enquêtés nous ont décrit la difficulté de vivre dans ces lieux d'origine qu'ils ne comprennent plus et qui ne les comprennent plus non plus. Jim et Pat' retournent chez leur fille tous les étés, dans le Maryland. Là, ils garent leur camping-car dans le jardin et Jim fait régulièrement des travaux dans la maison alors que Pat' s'occupe des petits enfants. Au-delà de ceci, ils affirment avoir une vie sociale proche de zéro.

*« (Joe) — You have a lot of friends in your home and stuff, but they're not the same as your Quartzsite friends. They will never replace them. [...] »*

*(Donna) — And they don't understand what we're doing. [...] They won't get out of their rut. One guy says: "Oh I love winter! I'll never go down [to Quartzsite]!" I'm going: "You love shoveling all winter long freezing your butt off?" No! [...] Now they just sit in the house in the winter time... [...]*

*(Joe) — And... I'm dressed in shorts, how are you dressed? (laugh) You're watching TV and you're getting fatter! Your belly's getting bigger! That is because there's less activeness... it's tough to be active when it's cold and you're in your sixties and seventies. [...] Here, ninety-five-year-old people still ride bicycles down this very road right here! And they are the winners, not the ones that... sit. »*

Nous voyons apparaître le retour critique produit par l'appartenance au groupe de Quartzsite en tant que groupe de référence vis-à-vis des individus de l'hors-groupe qui restent « là-bas » et avec qui on ne peut avoir d'interaction pleine et sincère en raison du décalage et de l'incompréhension, puisqu'« eux » ne viennent pas à Quartzsite. Nous comprenons aussi comment, initialement, pour Donna et Joe, le simple fait de vouloir quitter la neige en premier lieu devient, par la nouvelle socialisation à Quartzsite, une critique de ceux qui restent dans la neige. Pour autant,

<sup>14</sup> La raison invoquée par Donnie lors de l'entretien n'a rien à voir avec la législation des parcs nationaux dans lesquels ils travaillent : c'est avant tout une séparation entre l'esprit de travail l'été et le fait de se sentir chez soi l'hiver qui les amène à ne pas faire le karaoké l'été.

ces critiques peuvent toujours être issues du cadre normatif légitime de la société (avec par exemple le souci de rester actif et de ne pas se voir grossir), et Donna et Joe peuvent eux aussi reproduire ce qu'ils critiquent à ceux qui restent dans le Washington alors qu'eux-mêmes, lorsqu'ils y sont, vivent une vie sociale au ralenti : « *There ? We're home buddies. We stay home.* »

Ainsi, nos entretiens et notre enquête nous ont permis de mettre en évidence une alimentation circulaire de la critique entre les deux lieux de vie : le rejet du groupe de l'été amène à trouver légitimes les normes instituées par le groupe de l'hiver, et cette légitimité nouvellement trouvée permet de justifier rétroactivement le rejet du premier groupe, alors que ce rejet est à l'origine issu surtout de considérations et justifications matérielles comme le manque d'argent ou la fuite de la neige... et ce au point d'entraîner une critique plus large d'un ensemble de normes de la société américaine. En effet, ces retraités qui ont été mis à l'écart de la société américaine en dénigrent dorénavant le système de valeurs : le travail (allant de la simple réaction à l'idée de travailler après une vie de labeur à une critique précise du salariat), la vie dans les grandes villes (stressante, dont la critique se cristallise autour de la voiture), l'individualisme (la réussite personnelle plutôt que le partage), et produisent une critique en acte de ces valeurs.

### DÉSERT CONTRE VILLE : LE LIEU DE LA CRITIQUE

Cette critique des normes de vie *prend place*, non seulement parce que c'est essentiellement le mode de vie urbain qui est critiqué mais aussi parce qu'une autre organisation sociale est produite dans un espace très particulier. En effet, le désert participe à la définition de l'identité sociale de ces retraités (RIPOLL, VESCHAMBRE, 2006), au même titre que la ville est perçue comme lieu de production de certaines normes et certains rapports sociaux. Cette ségrégation matérielle comme mentale entre ces deux formes d'espaces est d'autant plus forte que les enquêtés sont dans l'incapacité de reproduire dans la ville ce qu'ils font dans le désert en raison de, nous l'avons vu, un parcours personnel qui rend difficile la relation avec les personnes qui n'ont pas eu le même parcours, surtout après l'identification à des autrui significatifs passeurs de normes mais aussi en raison des formes que prend la vie sociale du désert.

Les activités les plus populaires parmi les enquêtés sont propres au désert lui-même, et nous avons à ce sujet plusieurs exemples. Les longues promenades en quads ont toujours pour objectif un élément du désert (un canyon, une roche particulière...) et les enquêtés considèrent que la beauté du paysage désertique ne se révèle que lorsqu'on s'y perd pendant des heures. Le golf, dit « *river golf* », est pratiqué dans les *washes*<sup>15</sup>, la végétation du désert servant de parcours. Bien entendu, ce type de golf n'a rien d'un golf qui se pratiquerait sur la pelouse. Tous les enquêtés qui pratiquent la marche ont découvert puis adopté ce sport en arrivant dans le désert. Enfin, il en va de même pour la recherche d'or et de pierres précieuses, très populaire parmi les enquêtés, activité collective intrinsèquement liée au désert.

<sup>15</sup> Un « *wash* » est un lit de rivière sèche qui ne s'inonde que quelques fois par an maximum.

Le karaoké et l'ensemble des activités qui se tiennent dans le désert semblent former un effet d'offre (RIPOLL, 2013) qui propose aux enquêtés des activités qu'ils sont susceptibles de pratiquer, car tout le monde les pratique dans l'espace de socialisation. Plus encore, toutes ces activités ne sont rendues possibles et imaginables que par un déplacement en dehors de la vie urbaine. Il y a une incompatibilité en termes de paysages mais aussi en termes de normes, car toutes ces activités, si elles sont pratiquées et appréciées collectivement, valent bien évidemment pour autre chose que l'activité elle-même, à savoir pour le plaisir d'être ensemble (GRAEBER, 2010) et, concernant les activités sportives, pour rester en bonne santé. S'il y a effectivement une incompatibilité en termes de paysages dans la transposabilité de ces activités en ville, il y a aussi une incompatibilité dans la morale du fonctionnement de ces activités. Pour ces enquêtés qui valorisent une organisation du groupe basée sur l'entraide, aucun n'apprécie de la même manière les karaokés du désert chez Donnie et Patty et les karaokés en ville. Même si nous avons pu observer des soirées avec les enquêtés dans les bars de la ville de Quartzsite, rares sont ceux qui acceptent de chanter dans un karaoké «régulier»: contrairement au karaoké du désert où tout le monde participe, il y a dans le karaoké en ville une rupture entre le chanteur et le public (constitué en outre d'inconnus), et les rapports de divertissement sont médiés par l'argent. Au karaoké en ville, on paye pour un divertissement, dans le désert, on coopère pour faire sa propre soirée.

Cela se retrouve dans les discours des enquêtés qui établissent cette distinction entre vie sociale du désert et vie sociale urbaine. Barb' nous indiquait en entretien sa préférence pour les types de rapports sociaux dans le désert: «— *I like to have enough time to have a proper conversation! To listen to their story and connect, one to one. — And that was not possible during your big city life? — Ho it was always “gotta go gotta go gotta go”! Always too fast, too fast for me...* » Melody, qui se définit comme une éjectée heureuse de Los Angeles nous a mis en garde: «*The city will kill you. It kills your creativity, your freedom.* » Pour autant, elle est contrainte de retourner à Los Angeles tous les étés chez sa fille et porte alors le stigmate de son habitat: un vieux camping-car dans lequel tout le monde imagine qu'elle fabrique de la drogue et dont le voisinage, par crainte qu'elle ne s'installe, appelle régulièrement la police ou lui laisse des notes sur son pare-brise: «*We know you're homeless.* » Ce contact régulier avec Los Angeles ne fait que conforter ce qu'elle énonce comme un choix: «*In Los Angeles, people are concerned about being skinny, having a lot of money, their appearance [...] They're not very giving, they're very opinionative, what they think you should do, what they think you shouldn't do... they can't think outside of the box. And... I was that!* » Elle présente l'ensemble de sa personnalité comme changée par le fait d'être partie de Los Angeles, et se trouve plus en accord avec le caractère des personnes qu'elle rencontre dans le désert. C'est toujours dans un esprit de comparaison avec le désert de La Posa que Melody a parlé de Los Angeles en entretien: «*The kindness blows me away. We don't have that in Los Angeles. Only in your circle of friends, and, a lot of'em are not really true. Y'know they like you because of what you could do for them...* » Et elle ajoute: «*People in cities are too busy... they're too busy paying bills, they're too busy in... in buying things and having material things. Material things don't matter here.* »

La vie collective de La Posa est donc le produit de la rencontre entre un paysage – le désert – et une forme d’organisation sociale – l’entraide – qui ne peut être compatible avec la vie urbaine, d’où la puissante ségrégation entre ces deux espaces et modes de vie. Nous voyons maintenant comment tous les changements dans tous les aspects du mode de vie (l’habitat, le lieu de vie, les activités, les types de rapports sociaux, le rythme de vie, le rapport au corps...) sont tenus ensemble et forment une totalité dans la production de la critique du mode de vie urbain, lui aussi considéré comme une totalité qui est remise en cause par la force de la nouvelle socialisation du désert.

### L’ATTACHE AU LIEU CHEZ LES TRAVAILLEURS

Il nous paraît enfin important d’évoquer une catégorie particulière de ces retraités pour qui s’ajoute une dimension matérielle extrêmement importante dans la production de la critique : les travailleurs<sup>16</sup> pour qui le temps de l’année se divise en six mois d’hiver à Quartzsite et six mois de travail ailleurs, dans la très grande majorité des cas dans les parcs nationaux qui recrutent des retraités mobiles pour assurer le fonctionnement et l’entretien des sites de camping. Donnie et Patty partagent régulièrement un contrat de travail de quarante heures par semaine pendant six mois chez *American Land & Leisure*<sup>17</sup>, lui s’occupant de la manutention et de l’entretien des toilettes et des sites de camping, elle de l’administratif, se partageant le salaire horaire minimum. Selon les enquêtés, il est habituel que les prestataires de parcs nationaux réservent ces contrats pour des couples. Bien que célibataire, Sally travaille chaque année dans un parc national différent et, à part une dizaine de jours par an chez sa famille en Floride avec qui elle dit avoir une relation compliquée, elle ne quitte les terres désertiques de Quartzsite que pour travailler, sa pension de retraite étant trop faible pour subvenir à ses besoins toute l’année.

La différenciation des modes d’habiter entre été et hiver est d’autant plus forte lorsque l’espace de l’été est perçu négativement en raison du travail salarié. Donnie et Patty refusent ainsi de mettre en place le karaoké lorsqu’ils travaillent durant les mois d’été : ils séparent en effet la maison, ici, où ils vivent avec les amis, et cet ailleurs où ils travaillent. Chaque printemps, c’est l’ensemble de leur vie, matérielle comme sociale, qui est perturbée par la nécessité de travailler. Ils ne se font d’ailleurs pas vraiment d’amis lorsqu’ils travaillent dans les parcs nationaux, puisque les touristes seraient, selon Donnie, pressés de retourner en ville. Même si de manière tout à fait factuelle, Donnie et Patty ne rencontrent que des gens de passage lorsqu’ils travaillent, puisque ceux-ci sont en vacances, ces personnes sont l’objet d’une critique de leur mode de vie par Donnie. Cette posture critique peut prendre aussi effet sur les manières dont les enquêtés se comportent volontairement lors du

<sup>16</sup> Douze sur cinquante-huit, soit 20% des entretiens, ce qui correspond à la moyenne nationale. 23% des hommes et 14% des femmes de soixante-cinq ans et plus exerçaient un emploi en 2012. *Us Census Bureau* : <https://www.census.gov/newsroom/blogs/random-samplings/2016/03/labor-force-participation-rates-for-an-aging-world-2015.html> (consulté le 17 avril 2019).

<sup>17</sup> La gestion des campings des parcs nationaux peut être sous-traitée à des entreprises privées comme *American Land & Leisure*.



Figure 4 : Patty dans son jardin, à La Posa (David Frati, février 2018).

temps de travail. Sally dit être une autre personne lorsqu'elle travaille : *«I have two different lives. When you see me at work... I'm at work! I mean, I have the uniform, I'm alone, so I definitely keep my distances, I maintain my position as an authority person in the area, I don't drink...»*

Les enquêtés qui affichent des indices objectifs de leur attachement à Quartzsite (Caroll profite de sa notoriété d'écrivaine pour faire la promotion de Quartzsite, l'adresse sur la carte d'identité de Donnie indique «La Posa», du nom du désert de Quartzsite, les importants travaux d'aménagement que Paul réalise d'une année sur l'autre autour de sa tente, la volonté de Clint d'acheter un *mobile home* à Quartzsite...) sont surreprésentés chez les plus pauvres, ceux qui touchent une petite retraite ou pas de retraite du tout car ils ont été exclus du système salarial avant leurs soixante-deux ans. Le processus de resocialisation que nous avons décrit dans cet article ne peut en effet faire fi des conditions matérielles dans le lieu de vie de l'été : à l'exception d'une enquêtée, tous les retraités qui travaillent ne disposent que du seul habitat mobile. Il est donc aisé de comprendre pourquoi ceux-ci sont aussi disposés à s'adapter à leur nouvelle vie du désert qui leur offre un confort moral et matériel.

## CONCLUSION

L'article a cherché à démontrer le caractère évolutif de l'attache aux lieux de vie dans le cas de la multirésidentialité. Tout en concentrant notre ethnographie sur un seul des lieux de vie d'habitants mobiles retraités états-uniens, il a été possible de

retracer l'évolution des attaches aux lieux en s'intéressant aux processus de socialisation et de transformation de la vie au cours du temps, notamment à travers les effets du changement de type d'habitat (d'habitat sédentaire à habitat mobile). La nouvelle socialisation des enquêtés dans le désert de La Posa les amène à adhérer à de nouvelles normes, ce qui a pour effet de produire un retour critique sur l'autre lieu de vie, urbain, qu'ils occupent l'été. Au-delà des distinctions entre les types d'habitats, il s'agit d'un ensemble de normes sociales qui sont dorénavant rejetées – comme l'individualisme, le rythme de vie, la superficialité des interactions sociales ou encore le travail –, normes qui seraient selon les enquêtés propres à la vie urbaine.

En effet, la nouvelle socialisation du désert ne vient pas se poser comme une couche, additive, sur l'ancienne socialisation (comme le ferait n'importe quelle socialisation secondaire), mais vient bien supplanter la socialisation précédente – dont toutes les normes avaient été mises en suspens par la période d'*alternation* – en formant un tout opposé à l'ancienne socialisation. Il est toutefois tout à fait singulier que les enquêtés continuent de fréquenter l'espace de vie de l'été (qu'il soit stable ou non) alors qu'il correspond aux normes de la socialisation qui a été supplantée par la socialisation du désert. Il en résulte un ensemble totalement dissymétrique dans l'expérience que font les enquêtés de la multirésidentialité.

Cependant, malgré cette opposition entre l'aspect collectif – très valorisé – des pratiques de l'habitat l'hiver et son aspect individualiste – très critiqué – l'été, presque tous nos enquêtés disent lucidement qu'ils ne finiront pas leurs vieux jours à Quartzsite. Soit ils devront se rapprocher de leurs enfants lorsqu'ils seront trop âgés pour conduire, à défaut de bénéficier d'une sécurité sociale leur permettant d'accéder à des soins et aides permanents, soit ils choisiront le froid de l'hiver de l'espace jusque-là habité uniquement l'été plutôt que la chaleur de l'été de Quartzsite. Donnie est pourtant bien trop attaché à Quartzsite pour vouloir mourir ailleurs : « *I can't think of any other place I would like to die!* »

## BIBLIOGRAPHIE

- BERGER Peter Ludwig, LUCKMANN Thomas, 2014 : *La construction sociale de la réalité*, Paris : Armand Colin.
- BOURDIEU Pierre, 2017 : *Anthropologie économique : cours au Collège de France (1992-1993)*, Paris : Raisons d'agir & Seuil.
- FASSIN Didier, 2009 : « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 64<sup>e</sup> année, n° 6 : 1237-1266.
- FRAYSSÉ Olivier, 2015 : « La « grande récession américaine » de 2007, les retraites et le « rêve américain » », *IdeAs*, n° 5.
- GRAEBER David, 2010 : « Les fondements moraux des relations économiques. Une approche maussienne », *Revue du MAUSS*, vol. 36, n° 2 : 51-70.
- LAHIRE Bernard, 2011 : *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris : Pluriel.

- MAUSS Marcel, 2013: «Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques», *Sociologie et anthropologie*, Paris: PUF: 143-279.
- MCHUGH Kevin E., MINGS Robert C., 1996: «The circle of migration: Attachment to place in aging», *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 86, n° 3, 530-550.
- MERTON Robert K., 2001: *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris: Armand Colin.
- PIHET Christian, VIRIOT-DURANDAL Jean-Philippe, 2009: «Migrations et communautarisation territoriale des personnes âgées aux États-Unis», *Retraite et société*, vol. 3, n° 59: 139-161.
- RIPOLL Fabrice, 2013: «Quelle dimension spatiale des structures sociales chez Bourdieu? Localisations résidentielles et jeux d'échelles dans La Distinction», in COULANGEON Philippe, DUVAL Julien (dir.), *Trente ans après La distinction de Pierre Bourdieu*, Paris: La Découverte: 365-377.
- RIPOLL Fabrice, VESCHAMBRE Vincent, 2006: «L'appropriation de l'espace: une problématique centrale pour la géographie sociale», in SÉCHET Raymonde, VESCHAMBRE Vincent (dir.), *Penser et faire la géographie sociale, contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes: PUR: 295-304.

## **SNOWBIRDS' SOCIALIZATION IN THE ARIZONA DESERT : A CRITIQUE OF URBAN LIFE**

*This article presents a case study of American snowbirds who live year-round or part-time on the road in a recreational vehicle. After they left their stable urban way of life, whether voluntarily or not, they first went through a period made up of doubts and instability, which ended when they found answers and reassurance in their new lives in the desert, in southern Arizona. As they live for six months in the Arizona desert during the winter and six months elsewhere in the USA during the summer, we will see how repeated contact with the desert contributes to the production of a critique of either the place they live in during the summer and the urban way of life itself.*

**Keywords :** *the United States, housing, retirement, social norms, socialization.*

## **SOZIALISIERUNG DER MOBILEN RENTNER IN DER ARIZONA- WÜSTE: EINE KRITIK DES STÄDTISCHEN LEBENS**

*Die Untersuchung behandelt Fälle von Rentnern, die in den Vereinigten Staaten mehr als einen Wohnort haben, und die einen Teil des Jahres in einem Wohnmobil oder in einer anderen mobilen Wohneinheit verbringen. Nachdem sie, freiwillig oder gezwungenerweise, einen städtischen und standfesten Lebensmodus verlassen haben, erleben diese Rentner in einem ersten Zeitabschnitt eine Periode der Unklarheit und Unstabilität, um dann etwas später in ihrem neuen Kollektivleben in der Wüste des südlichen Arizonas Entgegenkommen und Trost zu finden. Sie leben alternativ sechs Wintermonate in der Wüste Arizonas und im Sommer sechs Monate in einem anderen Lebensraum. Wir erfahren, wie der wiederholte Kontakt zur Wüste im Sommer eine Kritik ihrer Lebensweise, und weiterführend jene des städtischen Lebensmodus unterstützt.*

**Stichworte:** *Vereinigte Staaten, Wohnen, Pensionierung, soziale Normen, Sozialisierung.*